

**JE
VEUX
VOIR**



Distribution

Shellac
40 rue Paradis
75010 Paris
Tél. 01 42 55 07 84
Fax 01 55 79 01 00
shellac@altern.org

Presse

André-Paul Ricci,
Rachel Bouillon
et Tony Arnoux
6 place de la Madeleine
75008 Paris
Tél. 01 49 53 04 20
rachel.bouillon@orange.fr
tony.arnoux@wanadoo.fr

Dossier de presse et
photos téléchargeables
www.shellac-altern.org



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD

MILLE ET UNE PRODUCTIONS PRÉSENTE

JE CATHERINE DENEUVE
RABIH MROUÉ
VEUX
VOIR

UN FILM DE
JOANA HADJITHOMAS ET KHALIL JOREIGE

1h15 - 35mm - scope - Dolby Digital - France / Liban - 2008 - visa n° 120 435

Sortie nationale le 3 décembre 2008



Synopsis

Juillet 2006. Une guerre éclate au Liban. Une nouvelle guerre mais pas une de plus, une guerre qui vient briser les espoirs de paix et l'élan de notre génération de trentenaires.

Nous ne savons plus quoi écrire, quelles histoires raconter, quelles images montrer. Nous nous demandons : « *Que peut le cinéma ?* » .

Cette question, nous décidons de la poser vraiment avec l'aide d'une « icône », une comédienne qui représente pour nous le cinéma, Catherine Deneuve.

Elle va rencontrer à Beyrouth notre acteur fétiche, Rabih Mroué.

Ensemble, ils parcourent les régions touchées par le conflit.

À travers leurs présences, leur rencontre, nous espérons retrouver une beauté que nos yeux ne parviennent plus à voir.

Une aventure imprévisible, inattendue commence alors...





Entretien avec Joana Hadjithomas et Khalil Joreige

À l'origine

Le 12 juillet 2006, une guerre a éclaté au Liban. De passage à Paris, nous y sommes restés bloqués. Pour la première fois, nous vivions la guerre à distance, en spectateurs. Cette guerre a été un vrai bouleversement pour nous. Elle venait

briser l'espoir d'une paix et l'élan de toute notre génération de trentenaires qui la

vivions à l'âge où nos parents avaient eux-mêmes connu la guerre civile.

Ce n'était pas une guerre parmi d'autres, une guerre de plus. Au-delà du conflit proprement dit, la guerre de 2006 a cristallisé un malaise au Liban, des tensions internes, des projets antagonistes divisant la population. De nouveau, nous nous trouvions confrontés à la difficulté de vivre ensemble. De plus, en nous réengageant dans un cycle de violence, elle scellait une évolution historique et s'inscrivait dans une division du monde plus globale, radicalisée par le 11 septembre.

Ça nous a amenés à remettre en question le scénario que nous étions en train d'écrire à ce moment-là. Nous étions dans ce doute quand nous avons rencontré Tony Arnoux qui lui, dans une sorte de processus inversé, avait été bloqué au Liban pendant la guerre. Il en était revenu avec l'envie de faire quelque chose pour le Liban. Il nous proposait de nous aider à rencontrer une grande actrice si nous le souhaitions. Nous avons tout de suite pensé à Catherine Deneuve. Nous avons commencé à écrire. Nos producteurs, Mille et une productions et Abbout

productions nous ont suivis. Catherine a accepté ce projet avec une grande générosité, nous offrant sa participation, sa présence dans le film. Ce projet est né de cette rencontre, de cette urgence, de cette même idée du cinéma.

Face aux images de guerre

Devant cette guerre d'une rare violence, face aux images spectaculaires de la télévision, quel genre d'images pouvait-on encore produire ?

Que peut le cinéma dans des situations de violence tellement forte ?

À la tristesse et à la douleur que nous ressentions, il fallait absolument opposer quelque chose de l'ordre de l'aventure. Très vite, nous avons eu l'idée du dispositif du film : introduire de la fiction, du rêve à travers une « icône » de cinéma dans une situation qui semble ne plus pouvoir se prêter qu'à un régime d'images qu'on nomme hâtivement le réel ou le documentaire. Et par cette présence, poser des questions : que peut la fiction, que peut le cinéma ? Et tenter d'y répondre en proposant à Catherine Deneuve, une comédienne que nous admirons profondément et qui, par ses choix, représente le Cinéma, d'aller jusqu'à la frontière du Sud Liban avec Rabih Mroué, un artiste et acteur avec lequel nous collaborons étroitement. Cela relève de l'alchimie. Dans ce contexte, que va provoquer cette rencontre ?

Que se passera-t-il ?

Un film comme une aventure

La préparation du film a été très complexe, incertaine. On s'est vite rendu compte que le tournage serait très compliqué, voire dangereux. Il fallait demander des autorisations à pratiquement toutes les instances en place : l'armée libanaise, la Finul (Force intérimaire des Nations Unies au Liban), le Hezbollah, Israël (par le biais de la Finul), l'ambassade de France... La fabrication du film est vite devenue l'un des enjeux du récit. Il devient une aventure qu'il s'agit de capter et qui modifie la conception du tournage : on choisit de travailler en HD et de tourner presque tout le temps. Et s'il y a de l'imprévu, on sera prêts à l'accueillir, voire à le provoquer. Catherine et Rabih joueront leurs propres rôles, de même que nous, les réalisateurs, l'équipe, le garde du corps, ainsi que les soldats que nous rencontrerons, le commandant de la Finul ou l'ambassadeur de France... Au départ, nous imaginions que le film serait court, le temps de tournage étant limité à 6 jours avec Catherine et 1 jour seuls. Mais très vite, pendant que nous tournions, nous ne pensions plus en termes de durée. Nous ressentions une totale liberté au niveau temporel et rythmique d'autant plus qu'il n'y avait pas vraiment d'enjeu commercial. Nous avons tourné beaucoup et vite. Le temps de ce film n'a pas été posé à la base mais éprouvé au montage.

À tous les niveaux, ce film tient du rêve : que Catherine Deneuve accepte une telle aventure, que la production et tous les gens avec lesquels nous avons envie de travailler suivent, que nous tournions autant en si peu de temps, qu'à aucun moment nous n'ayons eu l'impression de faire

des concessions alors que le budget était microscopique. Ce n'est qu'une suite de petits miracles, d'opportunités, de parenthèses. Cette route où nous avons pu tourner, une semaine avant ou après, cela n'aurait pas été possible, « sécuritairement » parlant. Comme si les tensions de ce pays s'étaient mises sur « pause » pour que l'on puisse faire le film...

Catherine Deneuve

Elle était une évidence. Nous avions un fort désir de la filmer. Catherine Deneuve est l'incarnation d'une certaine idée du cinéma, d'un cinéma qui a une histoire. Et une intelligence. On a l'impression qu'elle sait toujours être à la bonne distance. Ses choix de cinéma dessinent un esprit, une façon de penser. Elle est bien plus qu'une icône : elle est libre. Cette liberté-là, cette disponibilité, cette ouverture, nous les avons de plus en plus découvertes en travaillant avec elle. Elle aurait pu avoir peur de la mise en danger de son image, sans compter le danger physique. Mais elle a dit oui tout de suite.

La présence de Catherine crée un onirisme, une présence improbable au milieu des destructions et des paysages du Sud. De fait, elle dégage de la fiction, une aura qui nous fait penser à la définition qu'en donnait Walter Benjamin, celle de « l'apparition d'un lointain si proche ».





Rabih Mroué

D'une certaine manière, Rabih nous représente, nous cinéastes, dans le film. C'est l'acteur avec lequel on collabore le plus au Liban. C'est un artiste et un performeur important qui travaille sur la réalité libanaise et crée un nouveau rapport au théâtre et à la représentation. Cette collaboration continue entre nous fait que nous partageons les mêmes préoccupations esthétiques et politiques. De plus, Rabih est originaire du Sud, du village de Bint El Jbeil qui a été pratiquement détruit durant la guerre de 2006. Mais il n'y était pas allé depuis. Comme il le dit lui-même, il appréhendait d'y retourner. Ce lieu a été extrêmement médiatisé et visité depuis la guerre de 2006. Il s'en sentait dépossédé, comme s'il était « *un touriste dans son propre pays* ». Cette position nous a également interpellés. Nous avons proposé à Rabih de faire le trajet avec Catherine dans le Sud et d'aller jusqu'à son village. Comme il le dit lui-même, avec elle ce sera différent. Il se retrouve alors dans les images à ses côtés malgré la défiance qu'il entretient face aux images.

La rencontre

L'un des enjeux du film était de voir si la rencontre entre Catherine et Rabih aurait lieu. Cette rencontre s'est vraiment produite devant notre caméra. Nous avons enregistré ce moment, leur embarras et la manière dont la relation s'est construite petit à petit.

Comme souvent dans notre façon de travailler, les acteurs n'ont pas eu le scénario. Catherine et Rabih ont partagé ce moment sans savoir vraiment où ça allait les mener. Nous les filmions à travers un dispositif qui nous permettait de capter l'imprévu, qui leur permettait d'improviser face aux lieux, aux personnes qu'ils rencontraient. Nous tournions de manière chronologique et nous étions les témoins de ce qui advenait devant nous. Catherine et Rabih partageaient une expérience commune, celle de la découverte des ruines, de la mémoire, du Sud Liban, de la beauté des paysages, de l'autre, mais aussi de la peur.

C'était important que Rabih ne soit pas totalement à l'aise en français, qu'il n'ait pas recours non plus à l'anglais. La rencontre s'est faite de manière plus concrète, avec des non-dits, des silences, une certaine forme d'invisible et d'impossible partage de certaines expériences. Même s'il y a une grande sympathie entre eux, chacun vit ses émotions personnellement.

Entre Catherine et le Liban, c'est une vraie rencontre. Elle ne vient pas faire une mission humanitaire ou de grandes déclarations ; elle ne représente qu'elle-même, pas l'Occident. Elle réagit en tant qu'individu et ne rencontre pas les Libanais en général, mais des personnes particulières, singulières.

Je veux voir

Il y a beaucoup de choses à voir mais qu'est-ce qu'on voit ? Pas forcément ce à quoi on s'attendait. Nous ne voulions pas donner notre vision de Beyrouth, dire : « *Ça, c'est Beyrouth* », mais complexifier le regard, sans *a priori*. Catherine ne prétend jamais savoir, elle n'est pas dans l'affirmation. Elle pose des questions et Rabih cherche avec elle les réponses. Ils sont dans l'évocation. Catherine le dit elle-même : « *Je ne sais pas si je comprendrai quelque chose mais je veux voir* ». Dans le monde actuel, il est important de prendre le temps de la question. Jamais nous n'épuisons ce qu'il y a à voir, il s'agit d'éprouver.

Je veux voir évoque le « *Tu n'as rien vu à Hiroshima* » du film d'Alain Resnais, *Hiroshima mon amour*, comme un hommage respectueux, un écho d'un temps à un autre, une même interrogation quant à la représentation...

Dans le film, Catherine et Rabih n'ont pas de réponses. Ils vivent et partagent une expérience commune, celle d'un partage du regard : en tant que cinéastes, nous demandons à Catherine et Rabih de nous aider à voir à nouveau. Rabih, lui, a besoin du regard de Catherine. Et elle a besoin de son regard à lui. Ce sont des délégations de regards, des translations qui permettent de s'éloigner de l'émotion fabriquée et de prendre le temps de la faire surgir, de rendre compte de la complexité des situations, de s'adresser à l'autre. Depuis toujours dans notre cinéma, l'autre, le spectateur est au travail avec nous afin de partager du sensible.



Les ruines

Dès les années 90, les ruines sont l'un des points de départ de notre travail : que faire de la ruine, comment vivre avec ses fantômes ? Nous avons passé des années à filmer les ruines de la guerre civile, à nous demander comment les problématiser, les mettre en scène sans les esthétiser, sans se laisser fasciner par elles. Et à nouveau, en 2006, nous nous retrouvons face à de nouvelles ruines, de nouveaux lieux dévastés et des tensions permanentes et latentes provoquées par exemple par les dizaines de milliers de bombes à sous-munitions disséminées dans les paysages du Sud. Filmer Catherine Deneuve au milieu des ruines aurait pu paraître un peu « casse-gueule ». Mais ce genre de mise en danger, d'expérience nous intéresse. Il ne fallait instrumentaliser ni l'un, ni l'autre, savoir être à la juste distance, chercher une nouvelle façon de voir, de montrer.

À la fin du film, sur le chemin du retour, sur le littoral, un chantier énorme, des dizaines de grues, de pelleteuses, de camions, une poussière hallucinante. Des hommes au visage protégé par des morceaux de tissus trient les ruines des immeubles qui ont été bombardés, puis rasés après guerre et qui sont ramenés par petits bouts jusqu'à ce lieu, jusqu'à la mer. On rassemble le fer, le métal, tout ce qui peut être revendu, puis on broie le reste et le jette à la mer. Des immeubles entiers, des chambres à couchers, des salons, des pans de murs, des meubles, des bouts de tissus... Cette ville jetée à l'eau, ces ruines

englouties, ce sont des vies entières qui disparaissent dans cette eau devenue brunâtre.

C'est un moment qui, plus globalement, raconte quelque chose de la condition humaine : on détruit, récupère, reconstruit, on recommence...

La frontière

À la frontière entre Israël et le Liban, du côté libanais, il y a une petite route dont l'accès est interdit. Quelques temps avant le tournage, nous avions essuyé un refus, il n'était pas question de l'emprunter ou même de la filmer en utilisant un trépied. L'idée de la faire ouvrir pour le film est devenue progressivement très importante pour nous. La présence de Catherine Deneuve peut-elle nous aider à faire ouvrir exceptionnellement cette petite route le temps du tournage, d'un simple plan ? Le cinéma peut-il ouvrir une route ?

Se retrouver sur cette route est peut-être symbolique. Mais nous avons besoin de symboles et surtout de possibles. Tout d'un coup, dans un milieu extrêmement militarisé, une chose comme cela est rendue possible. Cette route devient un autre territoire parallèle qui échappe aux nationalités, « *un pays, un continent en plus* » comme le disait Godard: celui de l'art et du cinéma.

Documentaire ou fiction ?

Il est très difficile de faire la part des choses dans ce film. Nous connaissons très bien les lieux, les aventures vécues par Catherine et Rabih dans le film, nous les avons nous-mêmes vécues pour la plupart, et écrites dans le scénario. Le scénario du film ressemble beaucoup au film fini. Pourtant, tout ce qui advient est de l'ordre de l'aventure documentaire. Les acteurs ne savent pas vraiment ce qui leur arrive, où ils vont. On les a mis dans des situations que l'on avait déjà vécues mais il y a eu des accidents, des choses que l'on n'attendaient pas et que l'on a intégrées au film. Dans notre travail de plasticiens et de cinéastes, on explore souvent ce genre de dispositif. Attendre que quelque chose advienne, qu'une réalité surgisse dans le plan, accepter d'être dépassé par elle... Nous l'avons été particulièrement avec ce film ! Nous avons vécu une vraie aventure cinématographique.

Le sourire de Catherine Deneuve

À la fin du film, nous voulions que Catherine revienne à une certaine réalité : un gala, un environnement mondain où elle est le centre des regards. Deux réalités s'entrechoquent alors, celle de l'aventure au Sud et celle du gala où l'on sent bien que Catherine est ailleurs, qu'elle cherche quelqu'un, que son regard s'évade.

Quand elle sourit en croisant enfin le regard de Rabih, est-ce parce qu'elle l'invite à la rejoindre, qu'elle va le rejoindre elle-même? Est-ce qu'elle est repartie dans son monde, est-ce que le film n'était qu'une parenthèse? Son sourire revêt une multitude de significations. Dans ce sourire, on sent une femme d'une liberté et d'une complexité étonnantes. Et Rabih, quand il file dans la nuit à la toute fin du film, est-ce qu'il est seul dans la voiture? Est-ce que Catherine est à ses côtés? Tout cela est ouvert aux interprétations.

Il était important de finir sur cette image. À Beyrouth, nous aimons rouler la nuit, ouvrir la fenêtre de la voiture, mettre de la musique, retrouver une certaine liberté, réaffirmer notre désir de vivre.

Un film de paix

Ce ne sont pas la violence ou la destruction qui sont ressorties de cette aventure, mais le temps de la rencontre, de la construction. Nous sortons de la fabrication de ce film avec un certain apaisement. Nous n'avons pas fait ce film pour qu'il soit récupéré ou instrumentalisé par tel ou tel bord ou idéologie. Il n'y a pas de propagande, de parti pris politique, d'accusations. Le propos n'est pas là. Le fait qu'il y ait eu rencontre entre Catherine, le Liban et Rabih est comme un espoir de paix. C'est très important que ce film soit lu comme un film de paix, que l'on tente de contrer un peu par les

images la division de plus en plus binaire du monde. Le Liban peut aussi être une terre de rencontres, de paix, d'échanges et de beauté. Des images que l'on ne voit pas souvent, auxquelles on ne s'attend pas.

Admettre que nous vivons sur une terre qui connaîtra sans doute longtemps encore des conflits est très difficile. *Je veux voir* dit la fin d'une certaine insouciance, mais aussi l'espoir qu'il y a toujours de la vie, un recommencement qui fait écho au cycle très humain des destructions/reconstructions et nous voulions que le film porte ce mouvement. Nous avons besoin de fiction, de rêve et de beauté.

Propos recueillis par Claire Vassé









Nés à Beyrouth, ils travaillent conjointement en tant que plasticiens et cinéastes.

Les réalisateurs

Ils ont réalisé des courts-métrages, *Ramad (Cendres)* en 2003 et *Open the door, please* (du film collectif *Enfances*) en 2007 et des longs-métrages de fiction *Al Bayt el zaheer (Autour de la maison rose)* en 1999 et *A Perfect Day* en 2006.

Ils ont également réalisé des documentaires tels que *Khiam* en 2000 ou *El film el mafkoud (Le Film perdu)* en 2003 et *Khiam 2000-2007* en 2008.

Leurs films ont été présentés dans un très grand nombre de festivals où ils ont reçu de nombreux prix et ont été accueillis avec enthousiasme tant par la critique que par les spectateurs.

Leur travail cinématographique s'accompagne d'une recherche dans les arts plastiques. Ils ont ainsi créé plusieurs installations photo ou vidéo et exposent régulièrement dans des centres d'art, des musées ou des galeries.

Leur prochaine exposition individuelle aura lieu le 11 décembre 2008 au Musée d'art moderne de la ville de Paris.

Ils enseignent à l'université au Liban et participent à de nombreuses publications.

Pour plus de renseignements : www.hadjithomasjoreige.com

LISTE TECHNIQUE

Acteurs	Catherine Deneuve, Rabih Mroué
Réalisation	Joana Hadjithomas, Khalil Joreige
Image	Julien Hirsch
Son	Guillaume Le Braz, Sylvain Malbrant, Emmanuel Croset
Montage	Enrica Gattolini,
Consultation montage	Tina Baz Legal
Assistants réalisation	Wael Deeb, Emile Sleilaty
Scripte	Zeina Saab de Melero
Coordination production	Marianne Katra
Maquillage	Mina Matsumura
Coiffure	Jean-Jacques Puchu-Lapeyrade
Costumes	Nadine Fenianos
Photo	Patrick Swirc, Nadim Asfar
Musique	Scrambled Eggs – Joseph Ghosn /Discipline
Produit par	Edouard Mauriat, Anne-Cécile Berthomeau, Farès Ladjimi (Mille et une productions - France) Georges Schoucair (Abbout productions – Liban) Tony Arnoux

En association avec COFICUP 2 – un fonds BACKUP FILMS

Avec le soutien du Centre National de la Cinématographie, de Hubert Bals Fund - International Film Festival Rotterdam, de la Banque Libano-Française, de la CMA-CGM, du Ministère Libanais de la culture

Avec la participation de Abbas Jaber, Edmond Asseily, Ziad Abdelnour, Fondation Groupama Gan pour le cinéma

Une distribution Shellac

www.jeuxvoir-lefilm.com



